

Lucarne locarnaise

**FESTIVAL
INTERNATIONAL DE
LOCARNO - 62^{ème}
édition**
05 au 15 août 2009

Photo : Frédéric Maire et Marco Solari sur la Piazza grande, les adieux du directeur artistique.


En bref... Quelques chiffres (sauf erreur et omission) :

La fréquentation a baissé de 12 %, de 180'000 spectateurs en 2008, elle a passé à "seulement" 157'000 cette année : crise oblige! Les cocktails et invitations se sont faits rares et même un peu chiches.

Le festival proposait 390 films dont 180 longs métrages.

Il y avait 18 films en compétition internationale, dont 8 européens, 4 asiatiques et 6 co-productions intercontinentales.

Le public de la Piazza aurait pu voir 20 films, dont 4 courts métrages. Un déluge de pluie a empêché les projections de *My Sister's Keeper* de Nick Cassavetes et de *Les Derniers Jours du Monde* des Frères Larrieu.

La rétrospective Manga a certes trouvé son public, déjà acquis, mais la défection du public locarnais lors de la nuit des Mangas sur la Piazza est un désaveu. Une overdose d'*animés* en si peu de jours NUIT!

Le prochain Festival se déroulera du 4 au 14 août 2010.

La peau de chagrin locarnaise ? Marco Müller 1992-2000, Irène Bignardi 2000-2005, Frédéric Maire 2005-2009... Que fera Olivier Père ?

2009 aura été l'année où Père succéda à Maire! Tout un programme!

Né à Marseille en 1971, Olivier Père a fait des études de Lettres à la Sorbonne. Après l'université, il s'est occupé de programmation à la Cinémathèque française de 1994 à 1996 et on lui doit de nombreux cycles et rétrospectives prestigieux. En 1996, il entama une collaboration avec le Festival "Entre Vues" de Belfort et organisa des rétrospectives. À partir de 1997, il écrit pour l'hebdomadaire culturel "*Les Inrockuptibles*" dans les pages cinéma, télévision et DVD.

Depuis 2004, Olivier Père est délégué général à la *Quinzaine des réalisateurs*, section indépendante du Festival de Cannes, organisée par la Société des réalisateurs de films.

Selon le président du Festival, Marco Solari, Père connaît parfaitement les rouages de la programmation. C'est un cinéphile enthousiaste dans la

ligne du Festival de Locarno, un festival de la découverte où l'on privilégie de jeunes talents et de nouvelles tendances.

Olivier Père s'est montré extrêmement discret tout au long de ce quatrième et dernier festival organisé par son prédécesseur. Il a participé à une majorité d'événements (lors de sa master class au Forum en plein air, William Friedkin demanda subitement à un spectateur de se lever ... et nous présenta le futur directeur du Festival!).

Frédéric Maire a donc assumé seul les (in)succès de son dernier festival. Le programme Manga a certes attiré toute une foule de fans acquis au genre, mais n'a pas vraiment convaincu les habitués du Festival. La nuit des Mangas sur la Piazza a en effet marqué le plus mauvais score (2'500 spectateurs! Contre 7'200 pour le film suisse *Giulias Verschwinden* de Christoph Schaub et 7'800 pour un autre film suisse, *La Valle delle Ombre*, film tourné au Tessin et parlé italien, de Mihály Györik!) Locarno défend la production helvétique!

Les films projetés sur la Piazza :

(500) Days of Summer, Marc Webb, Etats-Unis (film d'ouverture)

Blue Sofa (court métrage), Giuseppe Baresi, Pippo Delbono, Lara Fremder, Italie

The Two Horses of Genghis Khan (film de clôture), Byambasuren Davaa, Allemagne

Giulias Verschwinden, Christoph Schaub, Suisse

La Guerre des fils de la Lumière contre les Fils des Ténèbres, Amos Gitai, France

La Valle delle Ombre, Mihaly Gyorik, Suisse-Italie-Hongrie

Les Derniers jours du monde, Arnaud et Jean-Marie Larrieu, France-Espagne-Taïwan

Les Yeux de Simone (court métrage), Jean-Louis Porchet, Suisse-France

My Sister's Keeper, Nick Cassavetes, Etats-Unis

Petit Indi, Marc Recha, Espagne-France

Pom Poko, Isao Takahata, Japon

Redline, Takeshi Koike, Japon

Same Same but Different, Detlev Buck, Allemagne

Sounds and Silence, Norbert Wiedmer et Peter Guyer, Suisse

Unter Bauern -- Retter In der Nacht, Ludi Boeken, Allemagne-France

Mobile Suit Gundam, Yoshiyuki Tomino, Japon

La Maison en petits Cubes (court métrage), Kunio Kato, Japon

First Squad : The Moment of Truth, Yoshiharu Ashino, Aljoscha Klimov, Misha Shprits, Japon

Akira, Katsuhiro Otomo, Japon

(En rouge : les films que nous avons vus)



Palmarès 2009 :

Le jury de la compétition internationale a attribué le **Léopard d'or** doté de 90 000 francs à Xiaolu Guo, cinéaste chinoise établie à Londres pour son film **She, a Chinese**.

Le **Prix spécial du Jury** a été décerné à **Buben.Baraban** du Russe Alexei Mizgirev, qui a également obtenu le **Prix de la mise en scène**. Le film obtient encore une **Mention spéciale du Jury des Jeunes**.

Nothing personal de la Néerlandaise d'origine polonaise Urszula Antoniak a rafilé cinq distinctions (Lotte Verbeek et Urszula Antoniak - photo ci-dessus) : le **Léopard de la première oeuvre**, le **Léopard pour la meilleure interprétation féminine** attribué à Lotte Verbeek, une **Mention spéciale du Jury Oecuménique**, le **Premier Prix du Jury des Jeunes** et encore le **Prix FIPRESCI**. Sans oublier le **Prix Art & Essai CICAIE** décerné par le Jury de la Confédération Internationale des Cinémas d'Art et d'Essai.

Le film **Akadimia Platonos** du Grec Filippos Tsitos a obtenu le **Prix du Jury Oecuménique**. Le **Léopard pour la meilleure interprétation masculine** va à son interprète principal, Antonis Kafetzopoulos.

Le **Léopard d'Or** de la section «Cinéastes du présent» est décerné à **The Anchorage** de C.W. Winter et Anders Edström (USA/Suède). Un **Prix spécial du Jury Ciné/Cinéma**

de la section "Cinéastes du présent" a été attribué à **Piombo Fuso** de l'Italien Stefano Savona.

Le **Prix du Public UBS** va à **Giulias Verschwinden** du Suisse Christoph Schaub.

Le **Prix Variety "Piazza Grande"** est donné à **Same Same But Different** de l'Allemand Detlev Buck.

Le **Deuxième Prix du Jury des Jeunes** va à **La Donation** du Canadien Bernard Emond. Le film obtient également le **Prix "L'Environnement, c'est la qualité de la Vie"**, décerné par le Jury des Jeunes, et le **Prix Don Quijote** décerné par la Fédération Internationale des Ciné-Clubs.

Le Jury de la section "Semaine de la Critique" a donné le **Prix SRG SSR idée suisse/Semaine de la critique** au film **Pianomania** de Robert Cibis et Lilian Franck (Autriche/Allemagne)

Le **Prix Netpac (Réseau pour la promotion du cinéma asiatique)** a été décerné à **Sham Moh (At the End of Day Break)** de Ho Yuhang (Malaisie, Hong Kong et Corée du Sud). Le Jury Netpac a décerné une **Mention spéciale** à **Ye Dian (One Night at the Supermarket)** de Yang Qing, Chine.

[Vous trouverez sur le site www.pardo.ch](http://www.pardo.ch) le **Palmarès des courts métrages**

La compétition internationale :

A Religiosa portuguesa, Eugene Green, Portugal, France
Akadimia Platonos, Filippou Tsitos, Grèce, Allemagne
Au voleur, Sarah Leonor, France
Buben.Baraban, Aleksei Mizgiriyov, Russie
Complices, Frederic Mermoud, France, Suisse
Frontier Blues, Babak Jalali, Iran, Royaume-Uni, Italie
La Cantante de Tango, Diego Martinez Vignatti, Belgique, Argentine
La Donation, Bernard Emond, Canada
La Invencion de la Carne, Santiago Loza, Argentine
L'insurgée, Laurent Perreau, France
Nothing Personal, Urszula Antoniak, Pays-Bas, Irlande
The Famous and the Dead, Esmir Filho, Brésil-France
Sham Moh - At the End of Daybreak, Ho Yuhang, Malaisie, Hong Kong, Corée du Sud
She, a Chinese, Xiaolu Guo, Royaume-Uni, France, Allemagne
Shirley Adams, Oliver Hermanus, Afrique du Sud, Etats-Unis
Summer Wars, Mamoru Hosoda, Japon
The Search, Pema Tseden, Chine
Where Are You?, Masahiro Kobayashi, Japon

(En rouge : les films que nous avons vus)

Table des matières à la page 5

Tais-toi et MANGA!!!!

À Locarno, on a vu déferler les Pokemon, robots, ados-héros, sorcières, androïdes et autres créatures. Même des Pokemon en chair, en os et en voix (hélas!) sur la Piazza Grande! Pour sa sortie, Frédéric Maire a voulu présenter la quintessence de l'animation japonaise apparue sur nos écrans dans les années 1980 : une soixantaine de longs métrages, deux douzaines de séries télévisées, près de 85 courts métrages, en veux-tu, en voilà. Etant de ces gens qui apprécient tout au plus trois à quatre films d'animation par année, je n'ai pas vraiment hanté la rétrospective Manga. Mais j'ai tout de même vu une dizaine de longs métrages! Un large éventail de films d'animation japonais qu'on désigne également sous le terme "animés" ou "japanimation", ou "animèshon2 nous était proposé! Je connaissais (comme tout le monde, je suppose) le post-apocalyptique **Akira** de Katsuhiro Ôtomo, 1988, qui se joue en 1919 à Tokyo, 31 ans après la 3^e Guerre Mondiale et dont les héros sont un jeune cyberpunk nommé Tetsuo et un veillard-enfant doté de puissants pouvoirs psychokinétiques du nom de Takashi. La planète est en danger, les jeunes sont en plein mal-être, d'autres jeunes vont sauver le monde! **Akira** est sans doute un chef-d'oeuvre du genre, tant pour ses décors futuristes, ses couleurs, son graphisme, sa très riche animation et son rythme effréné.

Je recommanderais aussi trois autres animés présentés à Locarno et qui se déroulaient dans des univers parallèles avec de jeunes héros prêts à sauver le monde : **Ginga Tetsudô Three-Nine - Galaxy Express 999**, de Shigeyuki Hayashi alias Rintaro (1979), **Gantz** de Ichiro Itano (2009) et **Summer Wars** de Mamoru Hosoda (2009). Ce dernier film était en compétition

internationale. Ces animés de "science fantasy" japonais débordent d'imagination visuelle!

Mes préférences vont plutôt vers le style très particulier de Hayao Miyazaki. Un certain nombre de ses animés a heureusement été montré sur les écrans romands (**Gake no ue no Ponyo - Ponyo sur la Falaise**, 2008 / **Hauru No Ugoku Shiro - Le Château ambulante**, 2005 / **Sen to Chihiro no Kamikakushi - Le Voyage de Chihiro**, 2001 / **Mononoke Hime - Princesse Mononoke**, 1997 / **Kurenai no Buta - Porco Rosso**, 1992 / **Majo no Takkyûbin - Kiki La petite sorcière**, 1989 / **Tonari no Totoro - Mon voisin Totoro**, 1988 / **Tenkû no Shiro Rapyuta - Le Château dans le Ciel**, 1986 / etc.). Ce qui distingue Miyazaki des autres Maîtres de l'animation japonaise, c'est qu'il continue à travailler à la main, même s'il lui arrive d'enrichir ses dessins à l'ordinateur. Ses histoires sont charmantes, pleines d'humour, racontées avec fluidité. Ses décors sont splendides, riches et travaillés, ses personnages attachants. Miyazaki nous emmène en voyage dans un imaginaire merveilleux dans lequel on plonge avec le bonheur d'une jouvence retrouvée.



Portrait de Hayao Miyazaki

Poursuivant notre éducation manga-esque, nous avons vu des contes, des histoires de sorcières ou racontant les exploits de jeunes êtres dotés de pouvoirs parapsychiques : **Hakuja Den - The White Snake Enchantress** de Taiji Yabushita et Kazuhiko Okabe(1958), et deux oeuvres de Eiichi Yamamoto : **Kanashimi no**

Manga--gnifique ?



Faasuto Sukuwaddo - First Squad, the Moment of Truth



Ginga Tetsudô Three-Nine - Galaxy Express 999



Hakuja Den - The White Snake Enchantress



Kanashimi no Belladonna - Belladonna of Sadness

Belladonna - Belladonna of Sadness et **Senya ichiya Monogatari - One Thousand and One Nights** (1973).

Un aspect prégnant de **Belladonna of Sadness** est sa conception de la sorcière, qui devient une sorte de féministe avant l'heure, une expression de la révolte contre l'oppression et la terreur que font régner les puissants (tous machos, bien entendu!).

One Thousand and One Nights utilise la figure d'Aladin, un jeune vendeur d'eau de Bagdad, avec une très grande liberté et beaucoup d'humour.

Le Yabushita (**The White Snake Enchantress**), plus classique et graphiquement très réussi, raconte les amours dramatiques entre un serpent devenu femme et un jeune homme.

Locarno m'a permis de découvrir un manga traitant de la 2^e Guerre Mondiale sur un mode mi-reportage, mi-fantastique : **Faasuto Sukuwaddo - First Squad, the Moment of Truth**, réalisé par Yoshiharu Ashino, Misha Shprits et Aljoscha Klimov (2009), une co-production Canada-Russie-Japon qui, sur fond de campagne de Russie en 1942, décrit l'affrontement entre des forces revenues du royaume des morts invoquées par les belligérants. Des interviews de personnages réels (historiens, vétérans, médecins, reporters, etc) alternent avec les retours en arrière en animation, une alternative à **Waltz with Bashir**... Des super-héros dotés de super-pouvoirs s'affrontent et fort heureusement les gentils l'emportent!

Un autre animé qui se déroule aussi pendant la 2^e Guerre Mondiale, **Hadashi no Gen - Barefoot Gen** de Masaki Mori (1983) a nous plonge avec réalisme dans l'horreur d'Hiroshima. Il suit deux jeunes

garçons dans Hiroshima dévastée par la bombe atomique. Ce film réussit à être bouleversant.



Grand-mère, mère, père, fille et fils (manque le chien!) : la famille Yamada

La projection de cette sélection qui m'a probablement le plus plu fut celle de **Houhokekyo Tonari no Yamada-Kun - My Neighbors the Yamadas**, de Isao Takahata (1999), une délicieuse peinture sociale par mini-sketches d'une famille moyenne japonaise. Cette comédie sociale est entièrement animée par ordinateur, le dessin est épuré, simple, on dirait du Sempé en mouvement.

J'ai également découvert avec admiration les talents et techniques multiples d'**Osamu Tezuka** déployés dans une dizaine de courts métrages réalisés entre 1962 et 1985.

L'animé japonais, un genre qui a beaucoup à dire et qui ne manque pas d'intérêt. Pour une cinéphile qui aime les acteurs et l'écriture filmique réaliste, ce ne fut cependant pas toujours un lit de roses... La mangamanie ne m'a pas contaminée, et la foison Manga dans la programmation du festival m'a laissé d'appréciables heures de liberté... Ita est.



Le réalisateur Osamu Tezuka

Table des matières :

Page 1

La peau de chagrin locarnaise ?
Marco Müller 1992-2000, Irène
Bignardi 2000-2005, Frédéric Maire
2005-2009... Que fera Olivier Père

Page 2

Palmarès

Pages 3 et 4 :

Tais-toi et Manga!

Pages 5 à 8

La compétition internationale

Page 8 à 13

15 nouveaux films à connaître et
faire connaître

Page 14 à 16

Rencontre avec William Friedkin

La Compétition internationale

Ne se sentant investie d'aucune mission en particulier, la soussignée a boudé la compétition, après avoir essuyé une certaine frustration avec quelques films qu'elle a quittés en cours de projection. C'est, par exemple, avec un agacement profond que j'ai quitté **La Invention de la Carne**, de Santiago Loza au bout de 14 minutes : pesant, figé, mutique, avec une telle dose de non-dit qu'on ne tarde pas à se demander ce qu'on fait là. Je ne parlerai donc que de trois films!

Sham Moh - At the End of Daybreak, de Ho Yuhang, n'est pas de ceux-là. Le film explore la liaison tragique entre une écolière de famille aisée et un jeune homme dont la mère est alcoolique. Il est accusé de viol par les parents de la jeune fille, extorqué d'une importante somme que sa mère réussit à rassembler pour payer le silence des parents, et dénoncé tout de même. L'affolement précipitera les jeunes protagonistes à la catastrophe. Sur fond de société malaisienne actuelle, le scénario tente d'analyser les causes d'un tel drame inspiré d'un fait divers. Il présente un certain nombre de lourdeurs et de séquences incompréhensibles, presque inutiles. La peinture sociale, l'alcoolisme de la mère, la précarité du commerce qu'elle exploite, la cupidité et l'artificialité de la famille de la jeune fille, les rapports parents - enfants sont bien rendus et nous ouvrent néanmoins une lucarne intéressante sur la Malaisie moderne.

Heureusement, le hasard a voulu que **She, A Chinese**, de Xiaolu Guo et **Nothing Personal** de Urszula Antoniak figurent sur notre agenda! Je vais un peu m'attarder sur ces deux films qui seront peut-être

achetés pour la Suisse, suite à leur large succès. Sinon, guettez le DVD.

Le film chinois **She, A Chinese**, parle d'exil, d'immigration, de mélange des races, et offre une vision de la Chine populaire actuelle. La narration se subdivise en 15 chapitres souvent amusants dont les titres ponctuent la longue errance de Li Mei, jeune provinciale qui quitte la banlieue rurale de Chongqing (municipalité à proximité du barrage des Trois-Gorges), passe par la ville et s'envole finalement pour Londres. Elle sait ce qu'elle ne veut pas, mais sait-elle ce qu'elle veut ? Elle refuse d'épouser le mari choisi par sa mère, bat comme plâtre le camionneur qui l'a violée, se refuse à un jeune voyou dont elle pique l'iPod, est honteusement renvoyée d'un atelier-usine de chemises (lors d'un blâme public très à la Mao), devient coiffeuse dans un salon qui ne s'occupe pas seulement de coiffure, tombe amoureuse d'un tueur à gages qui meurt dans ses bras, gagne l'Occident grâce aux économies de son amant. Et ce n'est pas tout!



Lu Huang (Li Mei)

À Londres, il faut manger, dormir, et si possible être dans la légalité. Elle fait les sales petites boulots laissés aux immigrants, dort dans la rue, rencontre un septuagénaire qui accepte de l'épouser, le quitte pour un Indien musulman, qui la

renvoie, ignorant qu'elle est enceinte. Elle se retrouve sur les routes. On n'a pas l'impression de Li Mei change, qu'elle s'intègre. Tout au plus son vocabulaire s'étend un peu. À plusieurs reprises dans le film apparaissent des animaux qui évoquent sans doute le ressenti de Li Mei : sa mère égorge et saigne un canard, Mei caresse un boa géant qui nage dans les eaux basses, son vieux mari enterre son chien qu'un renard a partiellement dévoré. Dans la Chine qu'elle quitte, la femme ne décide pas de son destin, l'ombre de Mao pèse encore sur tout le système économique, ceux qui naissent pauvres restent pauvres, à moins d'avoir une volonté puissante de partir et d'affronter l'inconnu. Cet inconnu, elle y est confrontée autant à Chongqing qu'à Londres, elle ne cesse de découvrir, d'apprendre, de meurtrir et d'être meurtrie. Mais elle continue d'avancer à la recherche de ce bonheur qui la fuit. Li Mei n'est pas un bourreau du travail, elle aime s'amuser comme une fille de son âge. Ce n'est donc pas une immigrante modèle ! "Ni pute ni soumise", elle est le plus souvent distante et renfrognée, et son personnage ne nous émeut pas. Pis, on a souvent plus d'empathie pour les autres, ceux qu'elle vexé, repousse ou dispute sur des choix de nourriture. Elle a peine à se (con)fondre dans un univers occidental, on le constate au fait que dans la scène d'ouverture comme dans la dernière scène du film, Li Mei porte le même sac à dos et le même sac à main, et elle marche seule, le visage inexpressif.

Cette année, Locarno a craqué sur les rôles de femmes mutiques en quête de bonheur. Car l'héroïne de **Nothing Personal** est, elle aussi, peu causante et hostile! **Nothing Personal**, ne rien demander de

personnel, c'est la condition pour que cette rebelle qui ne prend jamais racine et cet ermite plein de sagesse puissent avoir un bout de vie ensemble. Et ce n'est pas This Brunner, (producteur, consultant dans de multiples festivals (dont Locarno et Zurich), distributeur, consultant, critique de film, programmateur, ... la liste est encore longue!) qui me contredira. À la sortie d'une projection du *Antoniak*, il a affirmé : "C'est le meilleur film de la compétition, c'est absolument formidable!".



Nothing Personal présente une structure en chapitres, cinq cette fois-ci (Loneliness, The End of a relationship, Marriage, The Beginning of a relationship, Alone). La première vision du film vous envoûte, et vous perturbe. Ici aussi, le personnage se retrouve à la fin aussi seul qu'au début : on le voit, on le comprend aux intertitres. Mais cette solitude a été interrompue le temps d'une rencontre.



Lotte Verbeek et Stephen Rea

Ce film est une réflexion sur la soif inextinguible de solitude et le besoin viscéral de chaleur humaine. D'un côté, une jeune rousse solitaire et farouche, dont on ne sait presque rien. Si ce n'est qu'elle vient de Hollande. On la voit retirer pensivement son alliance, dans son appartement vide, tandis que des passants se disputent ses meubles et effets personnels qu'elle a mis sur le trottoir : tous les objets de sa vie révolue. On est souvent défini par ce que l'on possède, elle veut se

CRAZY
(paroles de Willie Nelson)

Crazy
Crazy for feeling so lonely
Im crazy
Crazy for feeling so blue

I knew
Youd love me as long as you
wanted
And then someday
Youd leave me for somebody
new

Worry
Why do I let myself worry
Wondrin
What in the world did I do

Crazy
For thinking that my love could
hold you
Im crazy for tryin
Crazy for cryin
And Im crazy
For lovin you

dépouiller de tout et plonger dans l'anonymat et la solitude.

Sans transition, on la retrouve, marchant, sac au dos, dans les landes désertes de Connemara (ouest de l'Irlande), région sauvage, glauque et pluvieuse. Elle mange dans les poubelles, repousse sauvagement toute tentative de rapprochement de la part des gens, que ce soient des hommes ou des femmes. Est-elle folle, possédée, est-ce une sorcière ?



Une Banshee

On pourrait le croire lorsqu'elle se sent menacée par un chauffeur qui l'avait prise en stop (et dont elle observait le gros bras velu et la montre ornée d'un dé en or) : elle se jette hors du véhicule et pousse un cri épouvantable, déchirant, interminable, que Raymond Scholer, correspondant de *Scènes Magazine*, a comparé au cri de la Banshee (cet être légendaire du folklore irlandais dont le hurlement strident et inhumain annonce mort et catastrophe).

La rousse sauvageonne (à la toison rousse comme celle d'un renard) dort dans la tente qu'elle porte sur son dos. Bien décidée à protéger son indépendance et sa liberté envers et contre tous.

Un jour, elle découvre un cottage isolé, momentanément vide, se glisse à l'intérieur et y met ses marques : elle déplace des objets dans la cuisine, joue un CD de Patsy Cline, **CRAZY** (texte ci-contre), et dans la chambre à coucher, mime un accouplement passionné dans le grand lit. Avant de se rhabiller, elle dépose sa marque : quelques cheveux roux

sur les draps blancs.

Cette étreinte avec un fantôme a-t-elle lieu avant la rencontre avec l'homme, ou après? Le récit fragmenté des chapitres 3 et 4 semble alterner les souvenirs de cette rencontre et la solitude nouvelle qui s'ensuit, celle qui précède le départ de la femme vers le sud ?

Lorsqu'elle rencontre le propriétaire du cottage, un homme peu bavard et qui protège aussi sa sphère privée, la jeune femme sort ses griffes. Elle veut à manger, mais pas qu'on l'approche.

Lui, c'est un sage, un philosophe, un peu plus extraverti qu'elle, à en juger par ses remarques caustiques, lucides et souvent pleines d'humour. Il lui offre de travailler pour lui, avec lui, contre un peu de nourriture. Il lui enseignera la nature, la culture du jardin potager, la collecte de la tourbe.

Entre eux, pas de questions. Les deux personnages se scrutent, s'observent, partagent certains rires et certains goûts, mais ne se donnent jamais totalement. Jamais ils ne dévoileront leur identité, leur passé. Il fouillera ses affaires, et trouvera sur une pièce d'identité le prénom d'Anne, prénom qu'il ne prononcera jamais, puisqu'il a volé l'information. Elle trouvera des photos, des médicaments, des indices sur lui.

Elle refuse de s'asseoir à sa table, et même d'entrer dans la maison. Ils rejouent la rencontre du Petit Prince de St-Exupéry et du renard. Stephen Rea, le Petit Prince ? Allons donc! Mais il est vrai qu'il apprivoise cette rousse farouche à la manière du petit héros de St Ex : sans paroles ou presque, parce que "le langage est source de malentendus", et avec des "rites" (ceux du chapitre "Mariage"). Ainsi l'homme dépose une assiette sur le banc, toujours à plus près. Il s'absente pour que la jeune femme puisse vaquer seule aux tâches ménagères, il se tient à distance s'ils sont dans la même

pièce. Il lui laisse du temps avant d'aller la chercher dans sa tente humide pour lui offrir une chambre dans la maison. Du temps encore jusqu'à ce qu'elle prenne place à sa table. Apprendre à se connaître, s'attacher, c'est souffrir et perdre sa liberté. Cette conviction profonde, c'est aussi celle qu'exprime le personnage de Rea, lorsque la jeune femme semble oublier leur pacte : *"talent knows when to stop"*, lui dit-il. (Le talent, c'est de savoir quand s'arrêter).

Le patient processus d'appropriation, la découverte d'un intérêt commun pour la musique, le quotidien à deux, la soirée au pub, la scène de

chasse, sont présentés dans la discontinuité, en alternance avec des séquences où la maison semble plus vide, abandonnée. *"Je veux vivre incognito, tout comme toi"*, lui dit-elle un jour. Cette forme d'admiration les conforte dans leur conviction extrême, jusqu'au bout.

L'histoire se déroule dans une région, magnifiquement filmée, de tourbières, torrents, rocaillies et landes d'une nature sauvage bordée par un littoral déchiqueté. La réalisatrice, qui a filmé en décors naturels, a habilement utilisé la lumière très particulière qui baigne les paysages verts et humides de l'Irlande.

15 films à connaître et faire connaître

Parmi les quelque 30 autres films nouveaux que nous avons pu découvrir à Locarno, voici les titres qui peuvent captiver non seulement les cinéphiles, mais aussi les pédagogues et les apprenants, fidèles de e-media. Films à découvrir sur nos écrans dans les mois à venir.

Giulias *Verschwinden*, (Christoph Schaub, CH 2009) (Distribué par Columbus Film AG)

Conflit entre générations, entre être et paraître, désir de jeunesse, peur du vieillissement, rejet des conventions, envie de vivre enfin et malgré tout. Porté par des dialogues brillants de l'écrivain Martin Suter et de très bons interprètes, le film de Christoph Schaub explore "des ans irrémédiablement outragés" : le fossé entre générations, les relations de couples, de parents (des parents qui veulent faire "d'jeune") et enfants. Un "état des lieux" des regards de chacun sur les autres! Tout le monde veut paraître plus jeune, seuls les jeunes aimeraient

vieillir. "Verschwinden", parce que Julia, qui fête ses 50 ans, a l'impression qu'elle devient invisible, sa vie est peut-être derrière elle. Disparaître ? Cette peur est symbolisée par la disparition de son reflet dans la vitre du bus ... elle n'existe plus pour les autres. Sa rencontre avec Bruno Ganz va la libérer de cette angoisse, lui faire croire que tout est encore possible. Martin Suter avait écrit un scénario original pour le réalisateur Daniel Schmid qui n'a jamais pu le tourner. Un film à montrer à tous les publics.

La Valle delle Ombre (Mihály Györik, Suisse/Italie/Hongrie 2009) (Distribué par Frenetic)

Pour ce film, comme pour l'autre film suisse, le Schaub, il y eut plus de 7000 spectateurs sur la Piazza. Mal leur en a pris. Ce voyage d'un enfant citadin au sein des superstitions, rites et masques païens d'une haute vallée tessinoise n'est en rien convaincant. Les cinq enfants qui assurent la narration sont très peu naturels, les scènes de grande peur dans la montagne font rigoler (le porc diabolique fondant sur les paysans, la bacchanale des montagnards qui ont mangé de la viande

maudite, la défenestration de l'homme marqué, etc.) ! Tout sonne faux, tout est fauché et grotesque. Le film sur les vieilles légendes et les traditions païennes des vallées sauvages du Tessin reste à faire. Mais ce traitement raté des superstitions helvétiques peut offrir une riche base de discussion.

***Unter Bauern - Retter in der Nacht* (Ludi Boeken, Allemagne/France 2009) (Pas encore acheté en Suisse)**

L'intrigue se déroule en Westphalie, entre 1943 et 1945 : l'histoire de la famille juive Spiegel (mère et fille) qui fut cachée et sauvée par la famille Aschoff, un membre du parti qui avait le coeur à la bonne place. Au péril de sa vie et de celles des siens, il hébergea les Spiegel pendant trois ans. Marga Spiegel écrivit son histoire en 1965, elle avait alors 53 ans. Le scénario se base sur son témoignage. Un texte à la fin du film nous apprend qu'ils furent peu nombreux, les Allemands qui osèrent défier la politique d'élimination des Juifs : moins de 500, sur une population de 70 millions! La reconstitution d'époque soignée et les interprètes dont l'aspect et le jeu sont impeccables nous ramènent 65 ans en arrière. Le film nous a été "vendu" sur la Piazza comme une page d'histoire vraie, Marga Spiegel (97 ans) et Anni Aschoff (82) sont montées sur scène et c'était effectivement émouvant de voir ces deux dames à l'âge vénérable. Mais on avait un petit peu le sentiment qu'on nous forçait la main. Un témoignage à découvrir sur des Allemands qui furent des "Justes". À quand le film sur le Juste helvétique contesté, Paul Grüniger ?

***Same Same, but Different* (Detlev Buck, Allemagne 2009) (Distribué par Filmcoopi)**

Benjamin, à la fin de ses études, part, sac à dos, découvrir l'Extrême-Orient. Il s'est promis une énorme bouffée de liberté et d'expériences avant d'entrer dans le monde du travail. Au Cambodge, il rencontre Sreykeo dans un bar, et s'éprend d'elle. Mais cette femme-enfant qui lui réclame toujours de l'argent pour sa famille plus que nombreuse, qui est séropositive, qui veut le mariage, qui aimerait des enfants, est-elle bien pour lui ? Le film raconte l'évolution de Benjamin dans sa perception du monde, ses doutes et ses certitudes. Le scénario s'inspire, du roman autobiographique "**Wohin du auch gehst**" de Benjamin Prüfer. Le titre **Same Same, but Different** fait référence à une tendance du Tenglish à dire deux fois un mot pour en souligner l'importance. *Same same*, parce que les sentiments exprimés naissent partout, la maladie frappe partout, les préjugés existent partout, et que ce récit ne se veut ni appel à l'aide pour les séropositifs, ni une bluette sentimentale, mais parle avec simplicité d'amour "global" et de victoire sur les peurs et préjugés. Les deux protagonistes principaux (David Kross et Apinya Sakujaooensuk) sont sobres, émouvants parce que très authentiques. Les villes et campagnes cambodgiennes avec leur trop-plein de gens et de bruits nous frappent de plein fouet. À découvrir absolument.



Benjamin Prüfer et Sreykeo (les vrais !)



David Kross et Apinya Sakujaoensuk
(Ben et Sreykeo à l'écran)

Mang Jing - Blind Shaft (Li Yang, Hong Kong 2003)

Le nombre de mines de charbon en Chine est gigantesque, le charbon étant la principale source d'énergie. La demande très forte a fait surgir de nombreuses mines illégales, dans lesquelles les normes de sécurité sont ignorées. Le gouvernement ferme les yeux sur cette lacune, afin de ne pas nuire à la rentabilité. Officiellement, il y a environ 6000 morts accidentelles par an dans les mines de Chine, ce chiffre serait plutôt de 20'000 (source : rfi, article d'Abel Segréтин, 2005)! Le film présente deux ouvriers qui ont mis au point un stratagème lucratif : faire passer un comparse dont ils ont gagné la confiance et auquel ils ont procuré de faux papiers pour un proche, le tuer et maquiller sa mort en accident. Tout cela pour empocher la compensation que les propriétaires de la mine sont prêts à verser à la famille pour que l'affaire ne s'ébruite pas. L'histoire est d'une noirceur sans pareille, et pour cause! Tout est bon pour arriver à ses fins, et apaiser sa faim! La misère enfante le crime! Malheur aux crédules! Le crime paie mieux que le labeur! Porté par un trio d'acteurs formidables, ce voyage dans le nord de la Chine donne le frisson. Parallèlement à **She, a Chinese**, c'est un autre film sur

la Chine contemporaine, découvert à Locarno 2009, qu'il faudrait voir absolument.



Un pigeon entre les deux truands

Taking Woodstock (Ang Lee, Etats-Unis 2009) (Distribué par Ascot Elite)

L'événement de 1969 dans les Catskills est vu du point de vue d'Elliot et de ses parents dont le motel périclité et qui sont menacés de saisie. Apprenant qu'un festival de musique hippie cherche un lieu dans la région pour se déployer, Elliott propose les terres de ses voisins. C'est ainsi que l'événement de Woodstock prend naissance. Le film ne peut s'offrir les interprètes de l'époque, mais il réussit, plutôt bien, à recréer l'atmosphère et l'élan quasi mystique de l'époque. Sur fond de protestation contre la guerre du Vietnam et de conflit en Israël, on est plongé dans les fièvres psychédéliques, les revendications de liberté sexuelle, de liberté totale, le *coming out* des travestis et des gays, mais aussi dans la démarche réussie d'Elliot de sauver sa famille de la banqueroute et de se libérer de la tutelle maternelle. Ang Lee réussit à faire revivre l'élan d'espoir et de foi qui a galvanisé les participants de Woodstock, même si le film reste dans le créneau anecdotique. Pour mieux replacer son film dans l'époque, Ang Lee a eu recours entre autres au split screen, aux plans-séquences de déambulation, aux images déformées évoquant les trips psychédéliques. **Taking Woodstock** n'est probablement pas LE film sur l'événement

charnière de 1969, mais il en est très proche.

Marching Band (Claude Miller, France/États-Unis 2009) (Distribué par JMH)

Certes, le reportage de Claude Miller sur les "Marching Bands" américains en pleine obamania ne va pas révolutionner le documentaire, mais dans quelques années, on aura peut-être oublié que ce premier président noir était attendu comme un messie! Il aura déçu, et on dira moins fortement que sa nomination a marqué un virage historique dans l'histoire des États-Unis. En 2009, les Américains s'attendaient à voir le monde changer. Quel sera le constat en 2010, 2011 ? Les témoignages recueillis dans le film sont majoritairement ceux d'étudiants noirs, la minorité indienne n'est pas représentée, et quelques blancs s'expriment. On aurait voulu en savoir plus sur l'organisation et la formation de ces enthousiastes et formidables "Marching Bands". Le Miller pourrait être montré aux jeunes, qui ne se sont peut-être pas gavés de reportages et documentaires télévisés en direct durant la campagne électorale de 2008.

Petit Indi (Marc Recha, Espagne/France 2009)

Dans la banlieue de Barcelone, dans une baraque au milieu d'un no man's land noyé par les fils à haute tension et pris entre les autoroutes, Arnau vit avec sa soeur aînée et son frère. Sa passion : les oiseaux chanteurs. Il en possède plusieurs, son favori étant un chardonneret qui pourrait devenir champion de Catalogne. Arnau a besoin d'argent pour sortir sa mère de prison. Va-t-il parier aux courses de lévriers, comme son oncle, gagner un concours d'oiseaux chanteurs ou encore vendre sa star ? Le destin et un petit renard qu'il a sauvé de la mort en décideront pour lui. L'intérêt

majeur du film réside dans les scènes avec les animaux : oiseaux, renard, lévriers. Le caractère principal dont on nous annonce à grand fracas "la perte de l'innocence" ne nous aide guère à deviner ce qui se passe en lui derrière son expression hermétique et figée. Cette "exploration du néant social et humain existant en périphérie des grandes agglomérations" présente néanmoins un certain intérêt. À inscrire au chapitre "connaissance du monde".

October Country (Michael Palmieri et Donal Mosher, États-Unis 2009)

Chronique familiale, documentaire sur 3 générations vivant sous un même toit, ***October Country*** présente la famille Mosher, qui vit dans une banlieue de New-York frappée par le chômage. Le grand-père, vétéran du Vietnam, essaie de relater, à l'ordinateur, son passé de soldat. C'est un homme sévère et secret qui règne à distance sur les femmes à ses côtés : son épouse, sa fille, ses deux petites-filles et une arrière-petite-fille. Tous vivent d'allocations, de retraite, de chômage, d'invalidité, qu'importe. La soeur du vétéran est une vieille fille persuadée qu'elle est une sorcière et s'habille comme telle! La fille du vieux couple a deux filles et un ex-mari en prison pour violence conjugale, inceste et pédophilie. L'aînée ne semble connaître que des hommes qui abusent d'elle et la frappent, reproduisant le schéma vécu par sa propre mère. La cadette, vive d'esprit et précoce, affirme devant la caméra qu'elle s'en sortira, et ne finira jamais ni comme sa mère, ni comme sa soeur. Ce dont le spectateur doute. Et pour couronner le tout, la doyenne a recueilli une petite frappe qui navigue entre vol à l'étalage et stupéfiants. Un univers de maltraitance, abus,

petite et grande criminalité, viol, avortement, une malédiction générale semble peser sur cette famille qui tient bon malgré tout, soudée, positive. Le film n'est jamais voyeur, il donne la parole aux protagonistes avec respect, et même sympathie. Un documentaire d'une grande force.

Brothers (Igal Niddam, Suisse 2008) (Distribué par MOA Distr.)

Deux frères d'origine juive se retrouvent, après 30 ans de séparation. Dan n'est pas pratiquant, il vit dans un kibboutz avec sa femme et ses deux grands enfants. Aharon est docteur en droit et en philosophie, il est un spécialiste de la Torah. Il arrive des Etats-Unis à Jérusalem pour défendre les étudiants d'une yeshiva de Jérusalem qui refusent le service militaire.



Le conflit qui oppose les deux frères est le reflet d'un pays déchiré entre ses convictions religieuses et politiques. Avec l'influence toujours plus grande des partis religieux, Israël est aujourd'hui au bord de la guerre civile et du chaos économique : les laïcs ne supportent plus les interdits posés par les religieux. Le réalisateur évoque même le glissement vers une économie tiers-mondiste, certains religieux ultra-orthodoxes n'effectuant aucun travail pratique. Ce film expose les arguments pour un débat sur la question de la séparation de l'Etat et de la religion en Israël. La narration est fluide, l'argumentation précise, le film offre une perception clinique de ce petit Etat dans lequel toujours plus de jeunes sont assistés (6000 de plus chaque année), parce que convaincus que leur vocation est d'étudier la Torah

ad aeternam et de ne pas porter les armes. Un témoignage à découvrir à tout prix dans les cours d'histoire, de géopolitique et d'économie.

Le Petit Nicolas (Laurent Tirard, France 2009) (Distribué par Frenetic)

Inspiré de l'oeuvre de René Goscinny et de Jean-Jacques Sempé, le film raconte tribulations de la vie quotidienne de Nicolas (10 ans), de ses parents, de ses copains, quelque part dans les années 1950. Une galerie de personnages savoureux, à l'école, au bureau, à la maison, dans des terrains vagues, etc. Tout ce petit monde a ses faiblesses, ses qualités, et surtout son charme. Le style est simple et l'on savoure avec délices chaque épisode, chaque nouvelle micro aventure. Le héros de Goscinny et Sempé fête ses 50 ans, et n'a rien perdu de sa fraîcheur. **Le Petit Nicolas** n'est peut-être plus une lecture scolaire (elle pourrait bien le redevenir après la sortie du film), mais il semble bien qu'elle soit une tradition de lecture qui se perpétue de génération en génération. Le scénario a su habilement lier les saynètes et autres histoires courtes qui sont l'essence du **Petit Nicolas** et en faire un film dont le style est parfaitement fluide. À faire découvrir à toutes les générations!



2^{ème} depuis la gauche : Maxime Godart (Nicolas)

Fish Tank (Andrea Arnold, Royaume-Uni 2009) (Distribué par Pathé Films)

Mia, une adolescente de 15 ans

A Bridge over Troubled Water

When you're weary, feeling small,
When tears are in your eyes, I will dry
them all;
I'm on your side. When times get rough
And friends just can't be found,
Like a bridge over troubled water
I will lay me down.
Like a bridge over troubled water
I will lay me down.

When you're down and out,
When you're on the street,
When evening falls so hard
I will comfort you.
I'll take your part.
When darkness comes
And pain is all around,
Like a bridge over troubled water
I will lay me down.
Like a bridge over troubled water
I will lay me down.

Sail on, silver girl,
Sail on, by.
Your time has come to shine.
All your dreams are on their way.
See how they shine.
If you need a friend
I'm sailing right behind.
Like a bridge over troubled water
I will ease your mind.
Like a bridge over troubled water
I will ease your mind.

(Simon and Garfunkel)

vit dans un appartement exigu et miteux entre une mère immature et alcoolique et une petite sœur. Lorsque Connor, l'amant de sa mère, s'installe dans l'appartement, il commence un jeu de séduction auquel Mia n'est pas insensible. D'autant plus dure sera la chute ! Mia affronte l'âpreté d'un système qui l'exclut, celle de sa mère qui l'écarte parce qu'elle est une rivale. Ostracisée, enfermée, privée de son enfance, Mia cherche à s'en sortir et apprend à la dure à être adulte. Un portrait qui ne manquera pas de toucher le jeune public, avec une jeune interprète éblouissante.

L'Affaire Farewell (Christian Carion, France 2009) (Distribué par Pathé Films)

L'intrigue se déroule à Moscou, au début des années 80, en pleine Guerre froide. Sergueï Grigoriev, un officier haut placé du KGB, déçu du régime soviétique, prend contact avec un jeune ingénieur français (Pierre Froment) en poste à Moscou et lui propose des informations ultra-secrètes. Les présidents américain (Reagan) et français (Mitterrand) sont bientôt informés de l'existence d'un gigantesque réseau d'espionnage soviétique à l'Ouest. L'Affaire Farewell précipita le démantèlement du rideau de fer. (Dans la réalité, le Russe se nommait Vladimir Ippolitovitch Vetrov et le Français Jacques Prévot). Un thriller passionnant de bout en bout rappelant le courage de deux hommes dont l'intervention a permis d'affaiblir grandement l'espionnage industriel, militaire et politique mis en place à l'Ouest. Une page d'histoire mondiale à ne pas ignorer.

Desert Flower (Sherry Hormann, Allemagne, Autriche, France 2009) (Distribué par Rialto Film)

Waris Dirie est née en 1965 en Somalie. Excisée à l'âge de 3 ans, elle s'enfuit à l'âge de 13 ans pour échapper à un

mariage forcé avec un vieillard. Elle réussit à gagner l'Angleterre, et se retrouve bonne à tout faire, enfermée dans l'ambassade de Somalie. Elle ne pourra s'échapper qu'en 1983, lorsque l'ambassadeur est rappelé en Somalie. Mannequin, écrivain, elle fut pendant des années ambassadrice de bonne volonté de l'ONU contre les mutilations génitales féminines. Waris Dirie est la cousine d'Iman, l'épouse du chanteur David Bowie. Ce film raconte son histoire. Avec son écriture simple, son manichéisme, son ton très didactique, **Desert Flower** est un témoignage bouleversant sur le sort peu enviable des femmes soumises à une tradition qu'un trop grand nombre (hommes et femmes) continue à perpétuer, en Afrique et dans le monde. La première partie du film et des retours en arrière offrent de très beaux panoramas des régions désertiques de la Somalie natale de Waris Dirie. La partie londonienne offre une confrontation savoureuse entre la longue et gracile Liya Kebede, interprète de Waris Dirie et la petite pomme tout en rondeurs Sally Hawkins qui sera la première amie de la Somalienne lorsqu'elle se retrouve dans les rues de Londres, ne parlant que quelques bribes d'anglais. Un film utile, nécessaire.



Liya Kebede et Sally Hawkins (Waris Dirie et Marylin)

DeUsynlige - Troubled Waters (Erik Poppe, Norvège/Danemark 2009) (Distribué par Look Now)

On aborde l'histoire de deux points de vue : celui d'un jeune

homme enfermé pendant huit ans pour avoir causé la mort d'un enfant, et celui de la mère de l'enfant assassiné. Nous ne savons guère de choses sur le jeune homme, Erik Poppe ne veut pas nous manipuler, ni nous donner les réponses. Son héros joue magistralement bien de l'orgue, il ne parle guère, il craint les enfants. Lorsqu'il essaie de se réinsérer dans la vie normale, il est aidé par une jeune femme - pasteur, qui ne lui pose pas de questions. La société n'est pas tendre pour les repris de justice, la méfiance et la rancune prévalent, et l'espoir

de mener une vie "normale" est bien ténu. Le film est émouvant, les sympathies glissent d'un personnage à l'autre. Comprendre et pardonner, ne pas s'ériger en juge : autant d'actes difficiles ou impossibles. Et lorsque le jeune homme joue à l'orgue "Bridge over Troubled Water", on a des frissons dans le dos, tant la force et la puissance de son jeu semblent exprimer le désespoir. Une réflexion intelligente sur le regard de la société sur les criminels qui ont "payé".



Rencontre (13 et 14 août) avec William Friedkin, fringant septuagénaire

Frédéric Maire, qui s'est octroyé le plaisir de remettre en personne son **Pardo d'honneur** à William Friedkin, a rappelé que Locarno cultivait deux axes cinématographiques : le cinéma indépendant et le cinéma grand public. Il voit en William Friedkin, le mariage réussi des deux axes! On reconnaît la "Friedkin touch" dans tous les genres qu'il a abordés, que ce soit l'horreur, le fantastique, ou le polar. C'est un auteur, un vrai, que Frédéric

Maire est fier d'accueillir à Locarno.

Donnez le micro à Friedkin, vous ne le récupérez plus : il prend la parole et il la garde! Pour notre plus grand plaisir, du reste!

Il explique modestement que les films donnent naissance aux films, et que tout ce qu'il sait, il l'a appris des autres. Surtout de cinéastes européens comme Alain Resnais, Jean-Luc Godard, Claude Lelouch, Michelangelo Antonioni, Federico Fellini, Henri-Georges Clouzot. Il rend aussi hommage au grand Orson Welles qui fut un véritable déclencheur pour lui.

Friedkin met le cinéma au même niveau que la littérature : un art riche, profond et complexe, pour lequel il a un grand respect et beaucoup d'amour.

Friedkin était un mauvais élève, n'a pas été à l'université, cela ne l'intéressait pas. Il est venu au cinéma par hasard. Un jour, au début des années 1950 il a vu une annonce qui cherchait un coursier pour les studios de télévision de Chicago. Il s'est annoncé et on l'a engagé.

Au bout de huit mois, il avait alors 18 ans, il réalisait des documentaires. Il a même signé un épisode de la série "Alfred Hitchcock présente". Friedkin peut dire qu'il a appris en travaillant, en regardant faire les autres.

Il rencontre dans une party (chose qu'il détestait!) un aumônier qui lui parle de Paul Crump, un condamné à mort afro-américain qui clame son innocence. Friedkin rencontre Crump et tourne "**The People vs. Paul Crump**" (1962), un moyen métrage de 59 minutes contre la peine de mort, documentaire TV qui contribua à faire commuer la sentence de Crump en prison à vie. Le film fut récompensé de plusieurs distinctions.

Dans les années 1960, c'est surtout au documentaire que se consacra Friedkin. Les films des gens de sa génération (Bogdanovich, Coppola, Hopper, etc.) se nourrissent du climat engendré par des événements tragiques de cette décennie : les morts violentes de JFK, de Martin Luther King, de Robert Kennedy, la Guerre du Vietnam, le massacre perpétré par la bande de Charles Manson. C'est une décennie de peur, de violence, de mal-être. Les films des années 1970 sont un reflet d'un climat de paranoïa, mal-être, violence et peurs irrationnelles.

À la fin des années 1960, Friedkin réalise **Good Times (1967)**, **The Birthday Party**

(1968) et **The Night they Raided Minsky's (1970)**, trois productions hollywoodiennes qu'il a faites sur commande, pour se faire connaître et qui n'étaient pas vraiment son choix.

Les deux oeuvres suivantes sont très personnelles et il en est fier.

The Boys in the Band (1970), dont il adore le scénario tragico-comique. Et surtout **The French Connection (1971)** où il peut mettre en scène pour la première fois ces personnages possédés, littéralement habités, qu'il adore.

Il fait acte de novateur en appliquant la technique du documentaire au film d'action. Impossible dans une fiction de filmer une scène sur 360°, car on tombe fatalement sur l'équipe. La caméra et ceux qui sont derrière sont comme un quatrième mur. Dans le documentaire, on dirige et déplace la caméra comme on veut, on suit l'objet filmé, on le filme dans une lumière et des décors naturels. Il a donc filmé **The French Connection** comme il aurait filmé un documentaire, admirablement secondé par un caméraman cubain, Enrique Bravo, compagnon de Fidel Castro. Pour les travellings avant ou arrière, Ricky se déplaçait en chaise roulante, ou caméra à l'épaule!

Interrogé sur le choix des acteurs pour son oeuvre maîtresse, **The French Connection**, Friedkin a quelques jolies anecdotes.

Son directeur de casting, Bob Weiner, lui avait recommandé Fernando Rey qu'il se souvenait avoir vu dans **Belle de Jour** de Luis Buñuel. Ils firent donc venir Fernando Rey, et Friedkin le trouva d'emblée trop distingué, avec sa barbichette de Grand d'Espagne. Autre défaut : il ne parlait pas français. Friedkin, furieux, ordonna à Bob Weiner de renvoyer Fernando Rey, d'autant plus que ce n'était pas celui des deux acteurs de **Belle de Jour** qu'il voulait, mais Francisco Rabal! Rabal n'était pas disponible et ne parlait de toute façon pas français non

plus! Alors, il a fallu faire avec Rey, dont Friedkin a découvert avec délices les balafres, boutons et cicatrices cachés par la barbichette. Une fois rasé, il faisait beaucoup moins distingué! Pour le rôle de Popeye, Friedkin avait pensé à Peter Boyle, James Caan, ou même Robert Mitchum. Il se retrouva avec Gene Hackman qu'il trouvait très, très ennuyeux. Mais dont il ne peut que louer la prestation dans le film.

Ce qui l'amène à raconter une anecdote sur deux autres acteurs : Tommy Lee Jones et Benicio del Toro, qu'il a dirigés sur le film **The Hunted** (2003). Jones est un brillant universitaire un pro qui comprend vite ce qu'il a à faire, exécute proprement, et donne même des indications à l'équipe de tournage. Benicio del Toro est plus compliqué. Il veut tout savoir de son personnage : pourquoi, quand, qui, depuis combien de temps, à cause de qui, à quel sujet... Il faut lui raconter un tas d'histoires. Les acteurs peuvent être très différents, soupire Friedkin en souriant.

Ce qui nous vaut une troisième anecdote, sur Dustin Hoffman et Laurence Olivier et le film **Marathon Man** (John Schlesinger, 1976), cette fois. Pour Hoffman, il était normal de faire 30, 40 prises. Avec Olivier, la deuxième ou la troisième était la bonne. À la fin du tournage, Hoffman porta un toast à son partenaire et lui demanda "Sir Laurence, how do you do it ?". Et l'autre répliqua simplement "It's called acting, son!". À nous de tirer les conclusions entre la deuxième et la troisième anecdote!

Il est temps de parler de **The Exorcist** (1973), scénario qui avait été refusé par Stanley Kubrick, Arthur Penn, ou autres Mike Nichols qui estimaient qu'on ne pouvait faire jouer le rôle de l'enfant possédée à une gamine de 12 ans. Le film s'inspire d'un cas réel de possession

démoniaque. Friedkin trouva Linda Blair, qui avait 11 ans à l'époque, après avoir auditionné des milliers de fillettes. Elle était intelligente, mûre, effrontée, et parfaite pour le rôle. Les studios proposèrent le rôle de la mère à Anne Bancroft, Jane Fonda, Shirley MacLaine et Audrey Hepburn. Toutes refusèrent (Hepburn refusait de quitter l'Italie et son mari italien, Bancroft était enceinte, Fonda ne voulait rien savoir de ce "capitalist bullshit"...). Friedkin put imposer Ellen Burstyn, avec laquelle il y avait cependant un gros problème : elle faisait 20 kilos de trop, et elle dut les perdre.

Friedkin résume l'art de faire du cinéma à un travail de routine dans lequel il y a deux moments de création : le casting et le scénario. Il ne se considère pas comme un artiste. Et prétend, avec coquetterie, que si lui peut faire ce métier, c'est que c'est un métier que l'on peut apprendre! Le jour où le secret de ce métier lui sera complètement révélé, il mourra probablement! Un troisième moment est essentiel : le montage. Il porte un soin tout particulier au montage qu'il contrôle étape par étape, tout en étant ouvert aux suggestions.

La conjugaison d'un bon choix d'histoire, d'un bon casting et d'une collaboration ouverte et constructive avec l'équipe est le

secret d'un bon film.



Friedkin brandissant son Pardo d'honneur devant le public de la Piazza

Questionné sur ses rapports avec Al Pacino lors du tournage de **Cruising** (1980), Friedkin rigole en citant Pacino, qui s'est toujours plaint de ne pas savoir si son personnage était le tueur ou pas. Pacino était mal à l'aise dans le film, ce qui était parfait pour le rôle! Friedkin n'aime pas donner les réponses, ni au public, ni aux comédiens. Le public doit secouer sa paresse, il n'a qu'à réfléchir et participer. Les spectateurs, de nos jours, sont des assistés : on leur explique tout, on leur donne toutes les clés. Et il annonce d'ores et déjà qu'il n'y aura pas de Director's Cut pour **Cruising**, les 45 minutes coupées avant la sortie du film ont été perdues.

Friedkin n'a jamais fait de suite à ses films, parce qu'il n'est pas intéressé par l'argent : une fois qu'il a terminé un film, il a tout dit. Il passe à autre chose.

Par contre, il nous signale qu'il exerce tout le contrôle possible sur les DVD et Blu-Ray de ses films. Parce que c'est la façon de les préserver et de les diffuser universellement.

Interrogé sur les réalisateurs contemporains qu'il admire le plus, il cite spontanément Kathryn Bigelow et son **Hurt Locker** dont il ne peut que chanter les éloges. (peut-être voit-il en cette as du film d'action

son pendant féminin ? *ndlr*). Il a vu les derniers Resnais, **Der Baader-Meinhof Komplex** de Uli Edel, **Der Untergang** d'Oliver Hirschbiegel, **Das Leben der Anderen** de Florian Henckel von Donnersmarck, qu'il regarde avec le même plaisir que des vieux films comme **The Treasure of the Sierra Madre** (John Huston), **All About Eve** (Joseph L. Mankiewicz), **Singing in the Rain** (Stanley Donen) ou, autres **The Paths of Glory** (Stanley Kubrick). Electique et cinéphile, William Friedkin!

Il présente brièvement son film projeté sur la Piazza, **To Live and Die in L.A.** (1985), dont l'intrigue se déroule dans les milieux des services secrets respectivement des faux-monnayeurs. Une lutte à mort est engagée entre un faux-monnayeur talentueux, puissant, et redoutablement intelligent, et deux agents pour lesquels tous les moyens, même les plus illégaux, sont bons pour le coincer.

Le film avait, pour l'époque, un budget modeste, et Friedkin n'a pas pu s'offrir des stars, mais il a par contre mis le paquet pour les scènes d'adrénaline. Le clou de son film, dont chacun se souvient, c'est la poursuite en voitures sur l'autoroute 710, de Downtown Los Angeles à Long Beach, sur la fausse piste. La scène est étourdissante et haletante. Le film met en scène des personnages des deux côtés de la loi dont les méthodes sont semblables : la ligne de démarcation entre flics et truands est infime. Le rythme du film est soutenu, l'apothéose inattendue et audacieuse.

Cette rencontre et la projection de ce film furent pour moi un épisode inoubliable de ce Locarno 2009.



Locarno, le festival de la découverte et des audaces, le festival où il fait bon "parler ciné comme Père et Maire"! Dans un an, nous saurons mieux qui se cache derrière ces lunettes! (photo, ci contre)

Pour en savoir plus

Le site officiel du Festival de Locarno :

<http://www.pardo.ch/jahia/Jahia/home/lang/en>

Article de Thomas Sotinel dans le Monde du 11 août 2009 sur les Mangas :

http://www.lemonde.fr/culture/article/2009/08/10/robots-samourais-et-sorcieres-fondent-sur-locarno_1227235_3246.html

Pour mieux connaître le nouveau directeur artistique du Festival, l'interview faite par Christophe Greuet pour "Culture Café" :

<http://www.culture-cafe.net/archive/2007/05/02/interview-olivier-pere-«-la-quinzaine-des-realisateurs-se-ve.html>

L'article d'Antoine Duplan "Locarno Couleur Manga" dans l'Hebdo :

http://www.hebdo.ch/passions_manga_Locarno_2346_.html

Pour mieux connaître l'Irlande, décor naturel de "**Nothing Personal**" :

<http://www.bourlingueurs.com/irlande/index.htm>

Dossier de presse du film **Giulias Verschwinden** :

<http://www.giulias-verschwinden.com/de/home/NEWS.html>

Deux sites sur les "Justes" :

http://pagesperso-orange.fr/d-d.natanson/justes_allemands.htm

http://www.mfa.gov.il/MFAFR/MFAArchive/2000_2009/2003/6/Les_Justes_parmi_les_nations

Les mines de charbon tuent encore (article de Radio France Internationale sur les mines en Chine) :

http://www.rfi.fr/actufr/articles/062/article_34189.asp

Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, chargée de communication Promo-Film Ecoles et responsable de la TRIBUNE des Jeunes Cinéphiles, août 2009